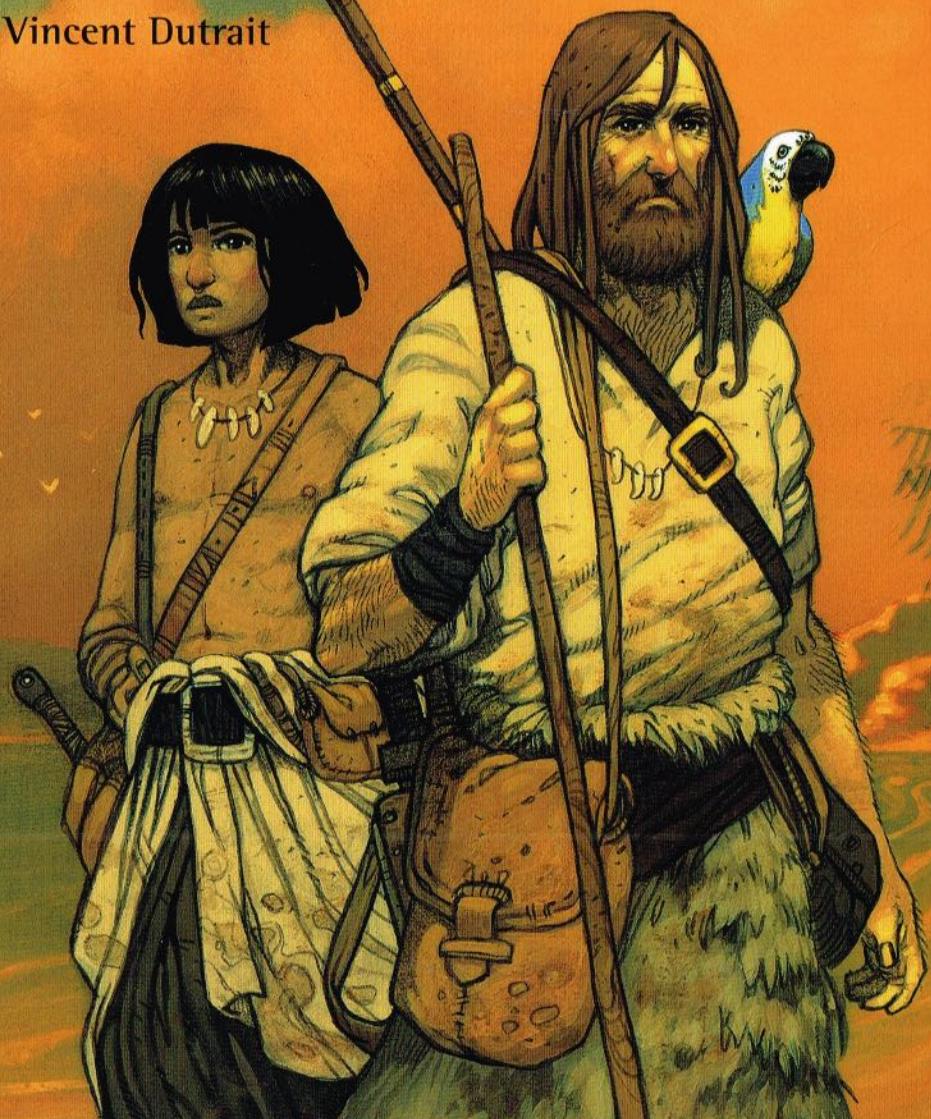


Robinson Crusoé

illustré par Vincent Dutrait



Petits Contes & Classiques

Robinson Crusoé

adapté de l'œuvre de Daniel Defoe et illustré par Vincent Dutrait



En 1632, je naquis à York d'une bonne famille.
Mon père voulait me faire avocat,
mais mon seul désir était d'aller sur la mer.

Un jour, me trouvant à Hull où j'étais allé par hasard,
un de mes compagnons, prêt à se rendre à Londres,
me pressa de l'accompagner.

Je ne consultai pas mes parents
et embarquai le 1^{er} septembre 1651.

Jamais infortunes de jeune aventurier
ne commencèrent plus tôt et ne durèrent
plus longtemps que les miennes...



Le huitième jour de notre voyage, la mer devint très grosse.
L'océan s'élevait comme des montagnes,
et je pouvais voir la terreur sur le visage des matelots.
Au milieu de la nuit, un des hommes cria qu'une ouverture
s'était produite et un autre qu'il y avait quatre pieds d'eau dans la cale.
Le capitaine ordonna de tirer un coup de canon en signal de détresse.
Un petit bâtiment, non loin, aventura une barque pour nous secourir.
Il n'y avait guère plus d'un quart d'heure que nous avions abandonné
notre vaisseau quand nous le vîmes s'abîmer.
Alors, je compris pour la première fois ce que signifiait couler bas.
J'aurais dû avoir le bon sens de revenir à Hull et de rentrer chez nous.
Mais mon mauvais destin m'entraînait avec une obstination irrésistible.



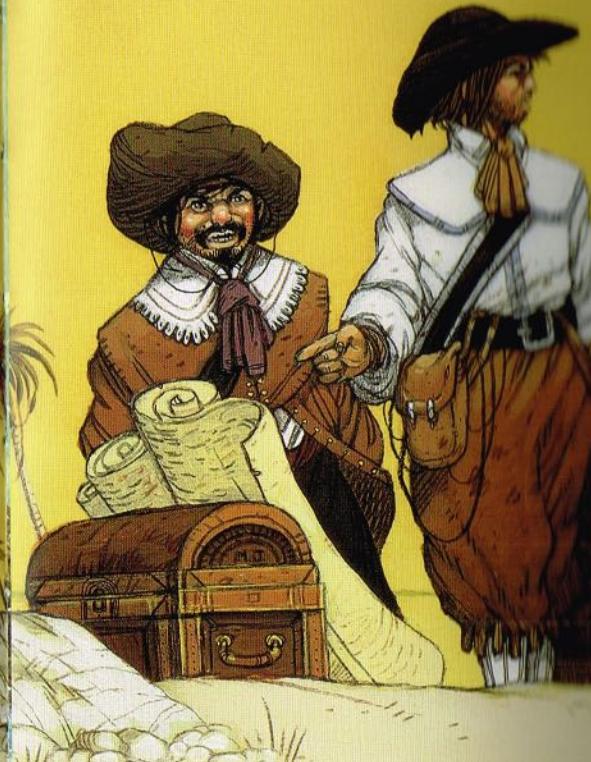
À Londres, ma première connaissance fut un capitaine de vaisseau
qui, étant allé sur la côte de Guinée avec un très grand succès,
avait résolu d'y retourner. Il me proposa de faire le voyage avec lui
et de jouir de tous les avantages que le commerce offrirait.

Je fis ce voyage avec lui, risquant une petite somme
que j'augmentai considérablement.

C'est le seul voyage où je puis dire avoir été heureux.

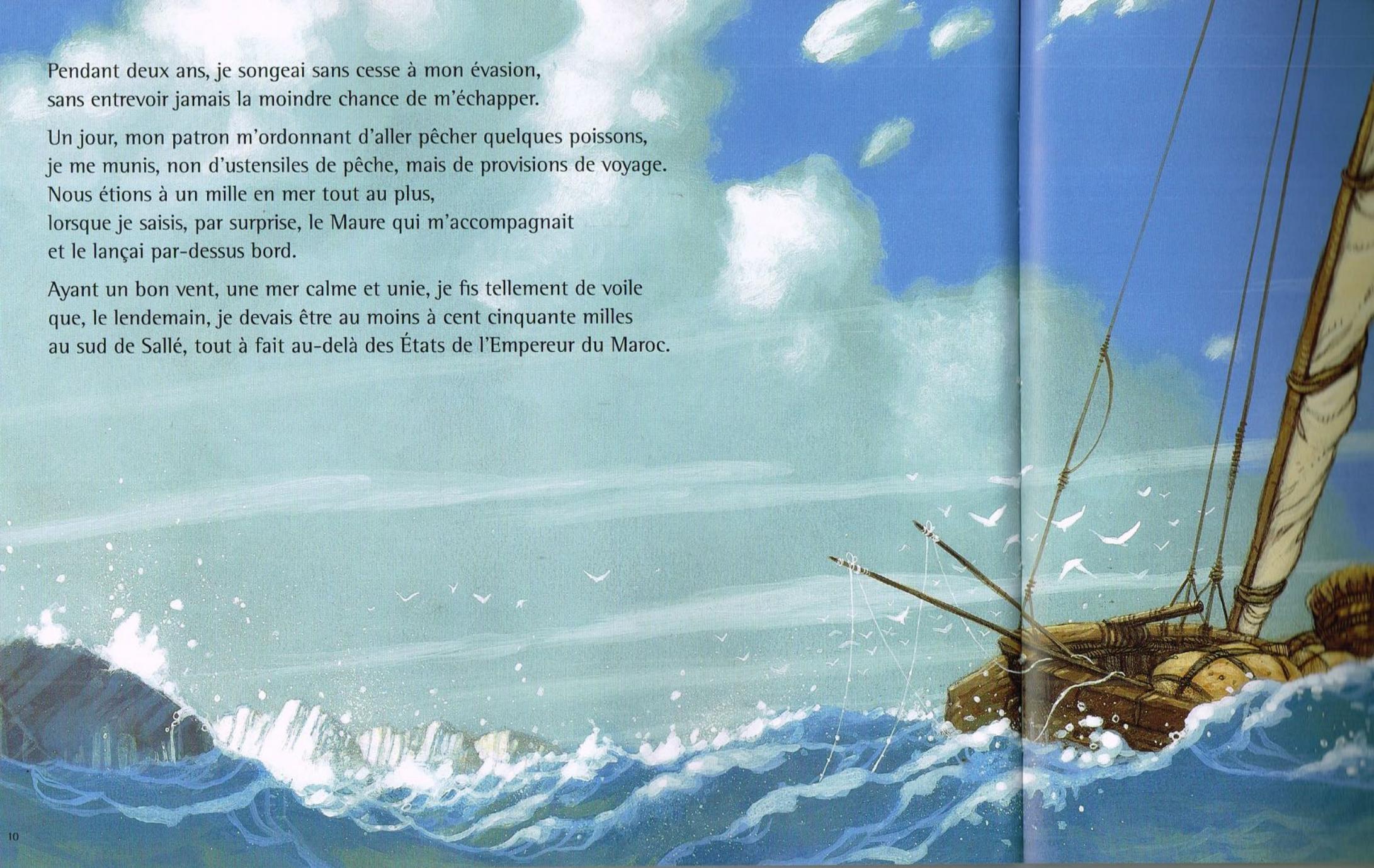
En outre, j'acquis une connaissance suffisante
des mathématiques et des règles de la navigation.

En un mot, ce voyage me fit tout à la fois marin et marchand.



Je résolus alors d'entreprendre une nouvelle fois ce voyage.
Hélas, jamais traversée ne fut plus déplorable.
Notre vaisseau, cinglant vers les Canaries,
fut surpris à l'aube du jour par un corsaire turc de Sallé.
Venant à l'abordage, il jeta soixante hommes sur notre pont.
Nous fûmes contraints de nous rendre et conduits prisonniers à Sallé.
Le capitaine du corsaire me garda pour sa part de prise et il me fit son esclave.

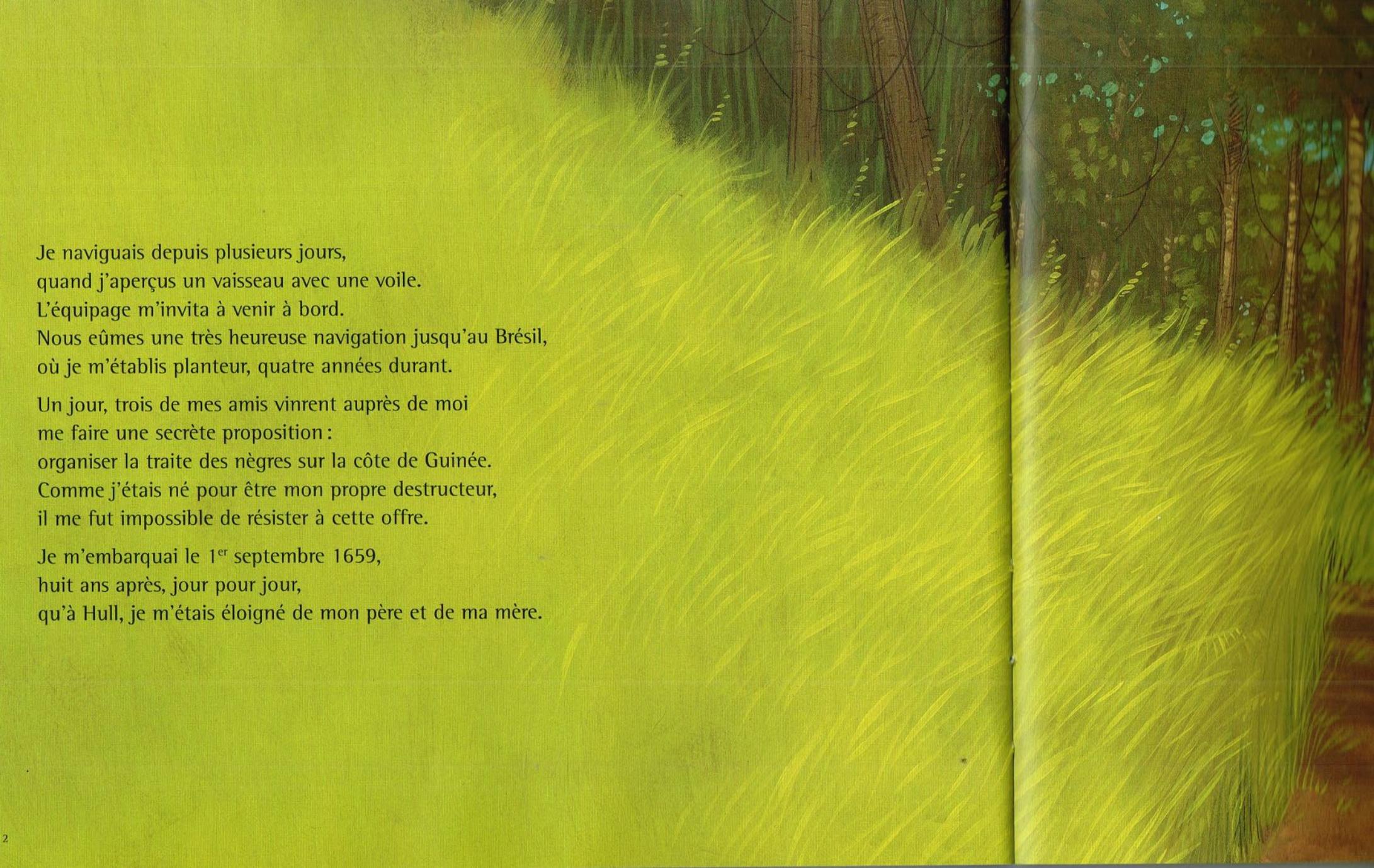




Pendant deux ans, je songeai sans cesse à mon évasion,
sans entrevoir jamais la moindre chance de m'échapper.

Un jour, mon patron m'ordonnant d'aller pêcher quelques poissons,
je me munis, non d'ustensiles de pêche, mais de provisions de voyage.
Nous étions à un mille en mer tout au plus,
lorsque je saisis, par surprise, le Maure qui m'accompagnait
et le lançai par-dessus bord.

Ayant un bon vent, une mer calme et unie, je fis tellement de voile
que, le lendemain, je devais être au moins à cent cinquante milles
au sud de Sallé, tout à fait au-delà des États de l'Empereur du Maroc.



Je naviguais depuis plusieurs jours,
quand j'aperçus un vaisseau avec une voile.
L'équipage m'invita à venir à bord.
Nous eûmes une très heureuse navigation jusqu'au Brésil,
où je m'établis planleur, quatre années durant.

Un jour, trois de mes amis vinrent auprès de moi
me faire une secrète proposition :
organiser la traite des nègres sur la côte de Guinée.
Comme j'étais né pour être mon propre destructeur,
il me fut impossible de résister à cette offre.

Je m'embarquai le 1^{er} septembre 1659,
huit ans après, jour pour jour,
qu'à Hull, je m'étais éloigné de mon père et de ma mère.



Après quelques jours de navigation,
un violent tourbillon s'abattit sur nous
qui nous désorienta complètement.

Durant douze jours, nous ne fîmes que dériver
quand une deuxième tempête nous assaillit,
nous poussant définitivement hors de toute route fréquentée.

En ces extrémités, un de nos hommes s'écria : « Terre ! »

Et dans le même temps, notre navire s'échoua sur un banc de sable.

La chaloupe fut lancée par-dessus bord et nous y descendîmes tous.

C'est alors qu'une vague nous saisit avec tant de furie qu'elle nous fit chavirer
et nous en jeta loin, séparés les uns des autres.

Par chance, la vague m'ayant porté vers le rivage,
je parvins à la terre ferme,
mais ne revis jamais mes compagnons,
si ce n'est trois chapeaux, et deux souliers dépareillés.

Lorsque je repris connaissance, le lendemain matin,
seul sur la plage, le temps était clair.

J'eus la surprise de constater que le vaisseau
était désormais à moins d'un mille du rivage.
Je souhaitai y aller afin de sauver au moins
quelques choses nécessaires pour mon usage.

À son bord, je trouvai d'abord
que toutes les provisions étaient en bon état.
Ensuite je procéda à la construction d'un radeau,
que je consolidai une fois mis à l'eau.
J'y entreposai toutes les planches que je pus atteindre.
Je remplis trois coffres de provisions et d'outils fort utiles.
Je pensai ensuite aux munitions et aux armes,
puis me mis en mer avec ma cargaison.

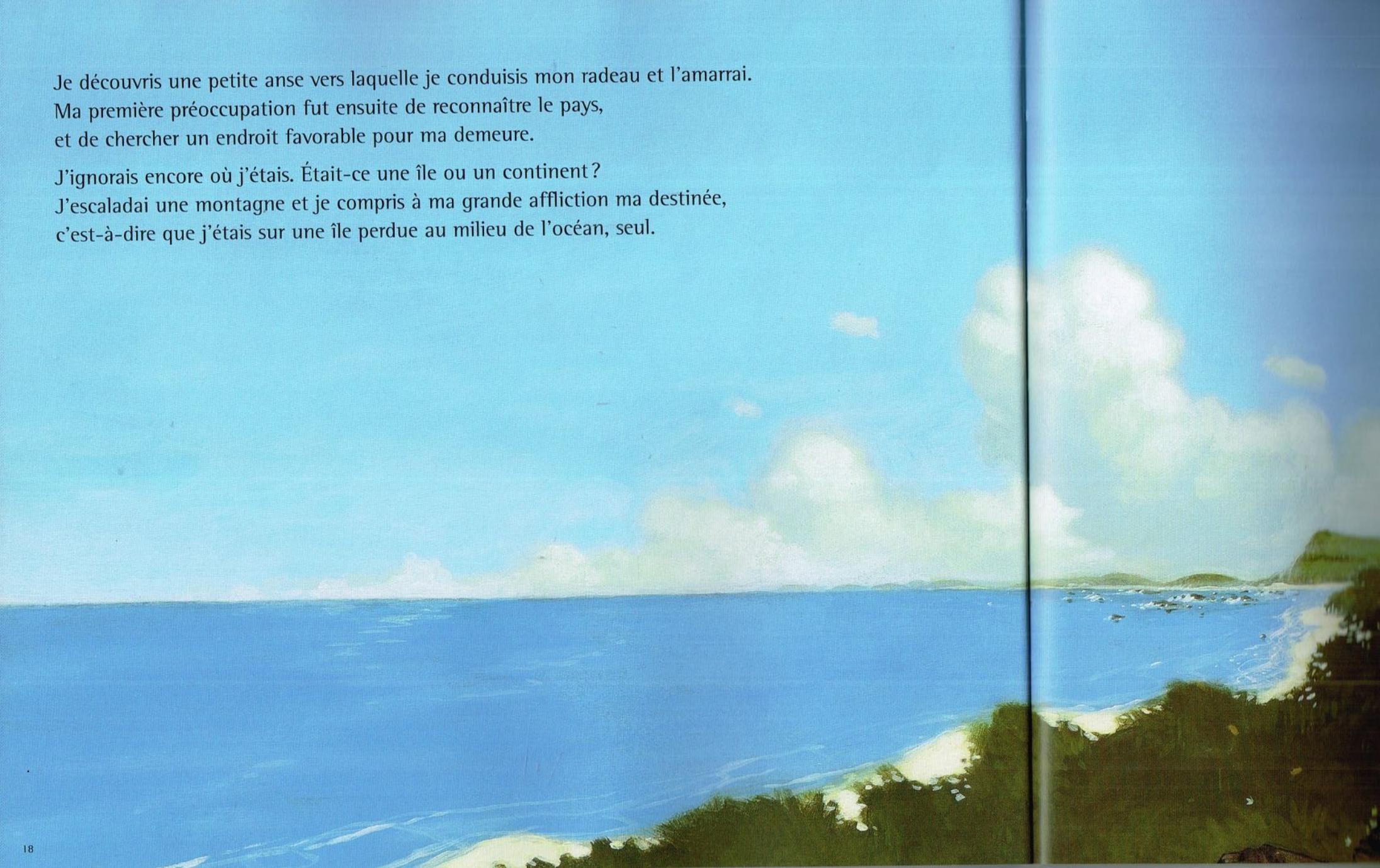


Je découvris une petite anse vers laquelle je conduisis mon radeau et l'amarrai.

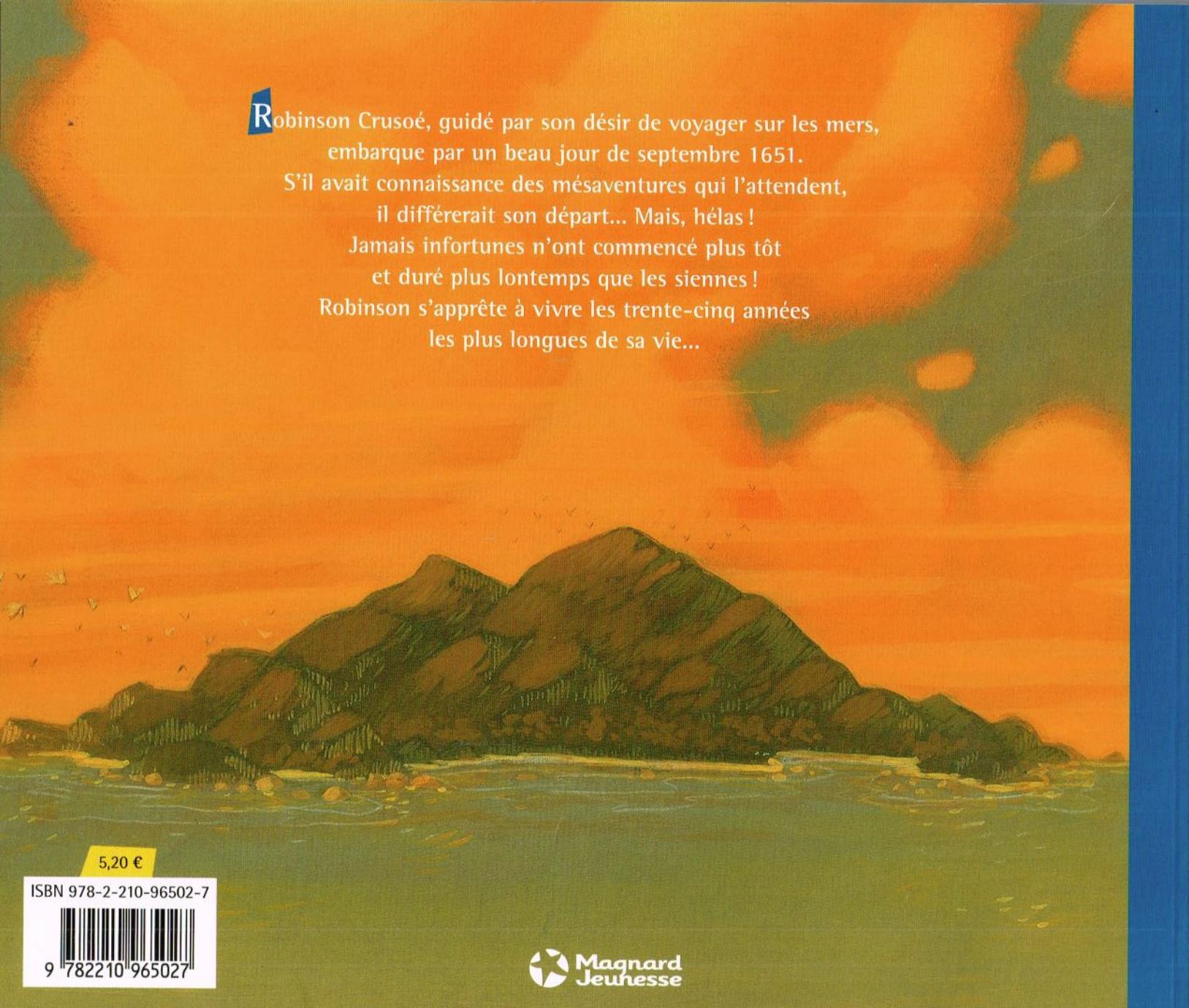
Ma première préoccupation fut ensuite de reconnaître le pays,
et de chercher un endroit favorable pour ma demeure.

J'ignorais encore où j'étais. Était-ce une île ou un continent ?

J'escaladai une montagne et je compris à ma grande affliction ma destinée,
c'est-à-dire que j'étais sur une île perdue au milieu de l'océan, seul.







Robinson Crusoé, guidé par son désir de voyager sur les mers,
embarque par un beau jour de septembre 1651.

S'il avait connaissance des mésaventures qui l'attendent,
il différerait son départ... Mais, hélas !

Jamais infortunes n'ont commencé plus tôt
et duré plus longtemps que les siennes !

Robinson s'apprête à vivre les trente-cinq années
les plus longues de sa vie...

5,20 €

ISBN 978-2-210-96502-7



9 782210 965027

 Magnard
Jeunesse